

Sida

## Avant et maintenant

Film choc, *120 battements par minute* explore les heures les plus sombres de l'épidémie du sida et suit le travail - sans pitié - de l'association Act Up pointant du doigt ses complices. L'occasion de rappeler que la maladie est toujours là. Mais aussi que les séropositifs vivent mieux.

Faire l'événement à Cannes, c'est bien. Faire l'événement dans les salles, ce serait mieux. Il faut voir *120 BPM (battements par minute)* - Grand Prix du jury au dernier Festival de Cannes - pour comprendre que le calme apparent qui règne sur l'épidémie du sida actuellement vient d'une immense et tonitruante colère. Il faut voir *120 BPM* pour comprendre que les mécanismes de la contestation et de la solidarité sont, dans tous les cas, salvateurs. →

→ Le film nous reconduit à la période la plus catastrophique de l'histoire du sida. Une maladie que l'on a cru être l'affaire d'une communauté - homosexuelle - dont les membres tombaient comme des mouches dans une indifférence telle qu'elle semblait prouver le poids dérisoire de leur vie. *120 BPM* raconte comment Act Up, association militante radicale au style carnassier, a forcé les barrages du silence politique, avec pour mission la dénonciation du cynisme des laboratoires de recherche et l'inertie du gouvernement français face à l'ampleur du "problème sanitaire". Nous sommes en 1990. L'État mesure si peu la gravité de l'épidémie qu'il laisse dans le circuit des lots de sang contaminé injectés à des hémophiles qui contracteront le virus...

Membre d'Act Up jusqu'à ce que le cinéma ("une autre forme d'action", dit-il) l'accapare, Robin Campillo livre un hommage à ces combattants de l'hypocrisie à qui l'on reproche souvent d'avoir agi avec brutalité. Une violence justifiée par les militants car elle aurait cette vertu de frapper les esprits et de rendre visible la violence de la maladie. *120 BPM* est un film bouleversant où les histoires personnelles se fondent et se confondent à l'histoire collective. Dans les réunions d'Act Up (parfois très agressives) où se décident slogans provocateurs ("Silence = Mort", "Des molécules pour qu'on s'encule", "Danser = Vivre"...), et actions (interventions au siège de sociétés pharmaceutiques, interruptions de conférences, manifestations au ministère de la Santé...), on fait la connaissance de Sean et Nathan. Les deux s'aimeront, mais l'un accompagnera l'autre dans la mort. Si, grâce à la trithérapie (lire p. 19), l'issue fatale n'est plus vraiment à l'horizon des séropositifs d'aujourd'hui, *120 BPM* n'est malheureusement pas encore tout à fait un film d'époque...

**À l'issue de l'avant-première de votre film, Act Up a publié un communiqué qui dit: "Depuis vingt ans, on ne fait que gérer l'épidémie, il est enfin temps d'éradiquer ce virus qui pourrait nos vies". Avez-vous aussi voulu tourner *120 BPM* pour montrer que le sida est toujours là?**

**ROBIN CAMPILLO** - Il était possible de faire ce film parce que nous sommes dans un autre moment de l'épidémie. Dans une phase où on a besoin de redonner un souffle politique à l'épidémie. Il y a sans doute moyen de l'éradiquer, mais nous traversons une période où il faut redonner ce souffle politique aux gens car on ne fait pas de la politique uniquement avec des hommes politiques. On fait

de la politique avec les gens. Les gens qui produisent de la parole. Le film a été montré à la récente Conférence sur le sida à Paris et j'ai senti qu'il y avait moyen de relancer la lutte autour de l'épidémie. Si le film peut contribuer à ça, tant mieux.

**Votre film rappelle au public, et plus particulièrement aux jeunes, l'importance capitale d'Act Up dans l'appréhension de la maladie et de sa visibilité...**

Avec le film, les moins de 25 ans comprennent pourquoi il y a un distributeur de préservatifs dans leur lycée. C'est la généalogie de l'épidémie: ce qui leur paraît normal aujourd'hui a été une lutte hier. Aujourd'hui, tout le monde poste des choses radicales et violentes sur Internet, mais dans la rue il ne se passe pas grand-chose.

**Parmi les remises en cause qui ont structuré le discours d'Act Up, il y a cette redéfinition du rapport entre le patient et le médecin qui cesse d'être une figure sacralisée. Act Up pousse les malades à devenir experts de leur maladie...**

Parfois, les patients en savaient plus sur leur maladie que les médecins. À l'époque, les meilleurs médecins n'avaient plus dans leur salle d'attente des gens qui ont la grippe mais des malades du sida. Et les meilleurs médecins, c'était qui? C'était ceux qui partageaient l'information et qui évitaient toute forme de paternalisme. Pour nous, le médecin devait être un partenaire avec qui on dialoguait. Hélas, je pense que cette idée ne s'est pas installée partout dans la société d'aujourd'hui.

**Act Up a été fondé par des homosexuels. Alors pourquoi une partie de la communauté gay ne voulait pas entendre le message des associations et plus particulièrement celui, plus dérangeant, d'Act Up?**

L'une des cibles principales d'Act Up, c'était la communauté gay qui ne voulait rien savoir des pratiques à risques. À Act Up, on pensait - et on avait raison - que si on couchait avec quelqu'un de plus jeune, il fallait lui expliquer les choses puisque l'État était déficient. Nos rapports sexuels étaient

politiques. Moi aussi, dans les années 80, je ne voulais plus entendre parler de cette maladie. Je me suis super-protégé, je suis devenu absteinent - ce qui est aussi une forme de déni. Quand je me suis aperçu que le préservatif ça marchait, ça a été une délivrance.

**Ce que l'on a souvent reproché à l'association, c'est d'exprimer sa colère par la violence. Violence des mots, des actions...**

Cette violence, c'est justement ce qui a manqué au début de l'épidémie pour empêcher les gens d'être dans le déni. Cette violence servait à ramener l'épidémie vers la réalité. La violence d'Act Up illustrait la violence concrète de la maladie. Dans le film, j'ai décidé de partir d'une scène très violente (l'intervention des militants au siège d'une société pharmaceutique - NDLR) et puis de montrer la légitimité de cette violence.

**Vous montrez la réalité de la maladie à l'époque. Séjours à l'hôpital, symptômes douloureux, soins pénibles. Et puis, l'attente de la mort, entre angoisse et solitude...**

J'ai voulu insister sur la solitude qu'implique la maladie plutôt que sur ses stigmates. Quand on entre en fin de vie, on entre dans un couloir... La personne en fin de vie n'est déjà plus avec nous.

**Et pourtant, votre film célèbre la vie. On voit des gens qui sortent, draguent, font l'amour, dansent sur de la house - cette musique qui va déployer une dimension politique insoupçonnée.**

Si on voulait vivre, c'est parce qu'on était excellents dans le plaisir. La house devient la bande-son de cette épidémie parce que c'est une musique assez joyeuse et en même temps mélancolique avec un fond d'inquiétude. Le titre du film (120 battements par minute est l'unité de mesure du tempo de la house - NDLR) rend aussi hommage à cette musique... ✱